La Jeanne d'Arc de Victor de Laprade

Romain Vaissermann
Lycée Paul-Cézanne, Aix-en-Provence

Victor de Laprade (1812-1883) fut d'abord avocat puis professeur de littérature[1]. Auteur de poèmes élégiaques assez vite oublié, il eut néanmoins son heure de gloire, et fut élu en 1858 à l'Académie française, au fauteuil de Musset. On peut lui reprocher la monotonie de son inspiration – lamartinienne – que relèvent quelques poèmes patriotiques, dont celui qui nous occupe aujourd'hui, écrit à l'occasion de l'érection, place de Pyramides à Paris, de la statue de Jeanne d'Arc[2] commandée en 1872 à Emmanuel Fremiet et fondue en fonte de fer par les frères Thiébaut.

Fremiet, n'en étant pas satisfait, en fera une seconde pour la ville de Nancy, puis une troisième qui viendra remplacer l'original de la place des Pyramides en 1899. La statue devait aider au rétablissement de la confiance des Français après l'humiliation de 1870. Elle était située non loin des lieux mêmes où l'héroïne nationale avait été blessée lors de sa tentative infructueuse d'entrer dans Paris.

Dans l'anthologie *La Pucelle et l'Amazone*[3] ne figurent que cinq strophes du poème de Laprade (1, 2, 4, 6, 9). Nous donnons ci-après le poème dans son intégralité, tel qu'il a été publié pour la première fois dans *Le Correspondant* en 1874[4].

La statue de Jeanne d'Arc

Fille de Jacques d'Arc, d'Isabelle Romée,
Je cherche un nom fameux de martyr ou de roi,
Une gloire innocente et digne d'être aimée,
Qui ne pâlissent point, ô Jeanne ! devant toi.

À toi, pauvre bergère à sa laine occupée,
Les anges te parlaient aux champs de Domremy ;
L'esprit de Dieu changeait ta quenouille en épée,
Et ton simple guidon faisait fuir l'ennemi.

L'œuvre de tant de rois et de héros, la France,
Ce royaume du Christ sanglant et triomphant,
Il s'écroulait !... Tu vins : on reprit espérance,
Et tout fut relevé par toi, par une enfant !

---

[1] Tous les détails biographiques souhaitables se trouvent dans l'étude de l'abbé James Condamin, *La Vie et les œuvres de Victor de Laprade*, Lyon, Vitte et Perrussel, 1886.

[2] *Le Journal illustré*, n° 9, 1er mars 1874 ; *Le Monde illustré*, n° 882, 7 mars 1874.

[3] Anne-Lise Diez et Bernard Lorraine, *La Pucelle et l'Amazone*, Dominique Guéniot, 2007.

[4] *Le Correspondant*, vol. 100, 1874, pp. 1311-1312 ; repris dans les *Varia* de Laprade (Lemerre, 1880) puis dans ses *Œuvres poétiques* (Lemerre, 1881, pp. 249-251). Il existe aussi un tiré à part titré « À Jeanne d'Arc », paru à Nantes chez Forest et Grimaud en 1874.

Oui, tu devais mourir !… Ta mort sera féconde ;
De ton sang virginal le salut doit sortir.
Puisqu'un Dieu s'immola pour notre indigne monde,
La France valait bien qu'un ange fût martyr.

Une ardente auréole illumine ta tête,
L'éclat des plus grands noms perd à s'en approcher.
Aux esprits attirés vers la beauté parfaite,
La croix seule apparaît plus haut que ton bûcher.

Non, tu ne souffris pas en vain pour notre France !
Ton doux Seigneur et toi la viendrez secourir.
Nous attendons, ô Jeanne, une autre délivrance ;
La race d'où tu sors n'est pas près de périr.

Oui, dans notre vieux sang — après l'heure mauvaise —
Ta grande âme subsiste et peut se ranimer,
Tant que sur notre terre une femme française
Aura des fils encore et saura te nommer.

Va, ton jour nous luira ! Ta France bien-aimée,
Forte du vieil honneur et de l'esprit nouveau.
Renaîtra de ta cendre, à tous les vents semée
Et que n'enferme pas la pierre d'un tombeau.

Tu la verras encor, paisible et souveraine,
Recevoir, devant toi, le sacre du Seigneur…
Nous te rendrons ta terre, ô ma bonne Lorraine,
Car tu fus à la peine et seras à l'honneur !

Oui, nous reconstruirons ta beauté tout entière,
Dans son pur idéal que nous cherchons encor :
L'art ne nous manquera pas plus que la matière,
Et nous pourrons choisir ou du bronze ou de l'or.

Nous aurons reconquis notre sol et notre âme.
Maîtres de nos destins, libres de nos travers,
Nous saurons au grand jour, avec ton oriflamme,
T'élever dans ta gloire aux yeux de l'univers.

Tu verras à tes pieds passer la foule immense,
Avec des cris joyeux, des armes, des rameaux…
Tous sont venus, saisis d'une sainte démence,
Célébrer ta grande œuvre et la fin de nos maux !

Les roses, les genêts de la lande fleurie,
L'olivier phocéen et l'arbre aux pommes d'or,
Pour saluer en toi l'âme de la patrie,
Font cortège dans l'air aux chênes de l'Arvor.

Les arts ressuscités ornent tes sanctuaires ;
Car chez ton peuple, alors, en plein rayonnement,

Tes poètes sont nés avec tes statuaires,
Pour que la lyre aussi te dresse un monument.

Mais l'œuvre où tu vivras, mais la plus longue fête
Dont l'avenir promet le miracle à tes yeux,
C'est le règne du droit, c'est la France refaite,
Et fière de ses fils comme de leurs aïeux.

Oui, Dieu nous la rendra plus heureuse et plus belle,
Telle que je la rêve et comme tu l'aimais ;
De par le saint bûcher où tu mourus pour elle,
La France doit revivre et durer à jamais.

Il nous a semblé digne d'intérêt d'ajouter au poème original le traitement que propose de lui faire subir une revue pédagogique du XIXe siècle, à savoir sa transformation en prose, exercice alors habituel et aujourd'hui entré en désuétude, sans que l'on sache si c'est un bien...

Dans un *Journal des Instituteurs*[1], on trouve en effet « d'après Dussouchet » – c'est-à-dire Jean-Jacques Dussouchet, auteur de nombreux ouvrages pédagogiques de grammaire française – cet exercice de « composition française » à destination des élèves du « Cours supérieur » (11 à 13 ans) : « Reproduire en prose le morceau ci-dessus », à savoir les strophes 1, 2, 3, 5, 7, 8, 10, 12 du poème, auxquelles on voudra bien se reporter. Et suit le corrigé proposé :

La statue de Jeanne d'Arc

Je cherche une gloire digne d'être aimée, et innocente, un nom fameux de roi ou de martyr, qui ne pâlissent point devant toi, ô Jeanne, fille de Jacques d'Arc, d'Isabelle Romée !

Aux champs de Domremy, les anges te parlaient, à toi, pauvre bergère occupée à sa laine ; ton simple guidon faisait fuir l'ennemi, et l'esprit de Dieu changeait en épée ta quenouille.

Il s'écroulait, ce royaume du Christ sanglant et triomphant, la France, l'œuvre de tant de héros et de rois !... Tu vins, on reprit espérance, et par une enfant, par toi tout fut relevé !

Une auréole ardente illumine ta tête, l'éclat des plus grands noms perd à s'en approcher. Plus haut que ton bûcher, seule la croix apparaît aux esprits attirés vers la beauté parfaite.

Après l'heure mauvaise, oui, ta grande âme subsiste et peut se ranimer dans notre vieux sang, tant que sur notre terre une femme française aura encore des fils et saura te nommer.

Ton jour nous luira, va ! Forte de l'esprit nouveau et du vieil honneur, ta bien-aimée France renaîtra de ta cendre semée à tous les vents et que la pierre d'un tombeau n'enferme pas.

Dans son pur idéal que nous cherchons encore, oui, tout entière, nous reconstruirons ta beauté ; la matière ne nous manquera pas plus que l'art, et nous pourrons choisir ou de l'or ou du bronze.

Avec des rameaux, des armes, des cris joyeux, tu verras passer la foule immense à tes pieds... Saisis d'une sainte démence, tous sont venus célébrer la fin de nos maux et ta grande œuvre !

Entre les vers et cette prose scolaire, qui généralise curieusement l'inversion de l'ordre des mots, qu'il est aisé de choisir ! En outre, le poème que nous avons donné témoigne de la vénération constante de Laprade pour Jeanne d'Arc, à qui il prêta même la

[1] 36e année, n° 9, 26 février 1893, pp. 137-138.

parole au cours de ses *Idylles héroïques*, en bonne compagnie, entre Caton d'Utique et le chevalier Bayard[1]. Voici cet extrait d'« Herman » :

Tu m'aimas d'enfance, et je viens t'apprendre
À chasser bien loin tes noirs assaillants :
Garde un esprit fier dans une âme tendre ;
Les cœurs les plus purs sont les plus vaillants.

Tu viens comme au pied d'un autel qui brille
Devant mon bûcher te mettre à genoux ;
Pourquoi, dans ton cœur, mon nom d'humble fille
Entre les plus grands est-il le plus doux ?

Si tu m'invoquas, pauvre paysanne,
Entre tous les saints de mon cher pays,
C'est qu'au fond des bois et dans ma cabane
Ces saints me parlaient, et que j'obéis.

C'est qu'à leur appel j'ai dit, sans murmure,
À ma mère en pleurs un suprême adieu,
Pour aller porter, sous ma blanche armure,
L'âme de la France et l'esprit de Dieu.

Dieu m'a tout donné, ma force et mes armes,
Pour les grands combats là-haut résolus ;
Je n'avais à moi que mes douces larmes,
Et mon faible cœur... Tu n'as rien de plus !

J'ai lu dans toi-même au pied de ces chênes,
Où tu viens rêver encore aujourd'hui ;
Ton âme inégale aux luttes prochaines
Ne peut rien sans Dieu..., mais tout avec lui !

Cherche donc ta force et ton vrai courage
Dans l'ardent amour au pied de l'autel,
Dans l'esprit qu'exhale, au jour de l'orage,
Un peuple embrasé par le vent du ciel.

Que ta lèvre pure et ta vie entière
Devant l'ennemi proclament ta foi ;
Puis, tenant bien haut ma sainte bannière,
Au fort du combat pénètre avec moi !

---

[1] Victor de Laprade, « Herman », *Les Symphonies. Idylles héroïques*, Michel Lévy Frères, 1858, pp. 290-291 (paraît dans la *Revue des Deux Mondes* la même année, XXVIIIe année, seconde période, t. XIV, pp. 188-189) ; 2e éd., 1859, pp. 248-250 ; repris dans *Les Symphonies. Idylles héroïques*, Michel Lévy Frères, 1862, pp. 381-383 et dans le *Recueil de poésies pour les jeunes filles* de madame de Witt née Guizot (Hachette, 2e éd., 1880, pp. 296-297) sous le titre : « Jeanne d'Arc au jeune soldat ». – « Au roi Guillaume de Prusse », dans les *Poèmes civiques*, évoqua aussi Jeanne (Didier, 1873, p. 349 : « Tu ne mérites pas que Jeanne d'Arc s'éveille ! »).